1
L'allée du marché

L'année de ma naissance, 1967, année de la Chèvre, nous formons une famille heureuse. Mon père est employé dans l'industrie du tabac et ma mère se consacre à sa famille. Nous vivons dans un village de la région de Kompong Cham. Mes grands-parents maternels y ont fait construire deux maisons au bord de l'allée qui mène de la grand-route au fleuve. L'une est pour mes parents, l'autre, juste en face, pour l'oncle et la tante de ma mère.

Le marché du village se tient tous les jours dans l'allée, devant chez nous. Vers cinq heures du matin, les vendeurs installent leurs marchandises par terre. Ils remballent vers neuf heures, quand le soleil est levé. C'est le « marché de cire » : il disparaît quand la chaleur monte. On peut acheter de tout et pour pas cher, du riz, des légumes, du poisson, de la viande, des gâteaux, de la soupe de riz et des vermicelles pour le petit déjeuner. Les clients mangent sur place, dans un

brouillard de bruits et de parfums. Au bout du chemin coule le Mékong. Une plateforme de bois flotte sur l'eau du fleuve, posée sur des fagots de bambou légers comme des bouées. Elle est retenue à la rive par des cordes. Les bateaux qui se rendent à Phnom Penh s'y arrêtent pour prendre et déposer les voyageurs. Les paysans vont à la capitale échanger fruits et légumes contre des objets, des vêtements, ou du sel. Le fleuve est bien plus pratique que la route nationale étroite et abîmée qui passe à vingt kilomètres du village.

La plupart des villageois sont paysans. Régulièrement nourrie par les crues du fleuve, la terre est fertile. En plus du riz, on cultive le soja, l'arachide, la canne à sucre, le maïs, le tabac. La région est plutôt riche, mais ses habitants sont plutôt pauvres. Rares sont ceux qui possèdent la terre qu'ils cultivent. En comparaison, mon père et ma mère sont fortunés. Ils ont hérité de deux maisons et de quelques terres. Mon père travaille pour une entreprise de tabac. Il organise le travail avec les cultivateurs : distribuer les graines, surveiller la culture, acheter la récolte, faire porter les feuilles à la ville de Kompong Cham, d'où elles sont expédiées à Phnom Penh. Il installe aussi les séchoirs, des cabanes de torchis et de bois couvertes d'un toit en tôle. On y étale les feuilles et on allume un feu par-dessous pour qu'elles se dessèchent.

Bun Seng, mon père, a appris son métier auprès d'une famille chinoise à Phnom Penh. Il n'existe pas encore d'école de commerce au Cambodge. On se

forme au business en travaillant comme apprenti. Mes oncles et ma tante, eux, sont allés à l'école publique khmère jusqu'à la fin du collège, ce qui leur a permis de devenir fonctionnaires. À part l'aîné, qui s'est installé comme pharmacien, les quatre autres sont devenus enseignants. Mon père est le seul à ne pas avoir fait d'études mais il se débrouille bien. Il a même réussi à s'acheter une moto. Une Bridgestone japonaise de 50 cm^3 qui coûte l'équivalent de deux mois de salaire d'un professeur. Un luxe.

Les familles de mes parents sont de double origine, chinoise et khmère. Mon père est typiquement un homme de culture chinoise. Il sait parler et lire le chinois, mais il ne lit pas le khmer. Il pense sans doute que ce n'est pas nécessaire. Les Sino-Khmers ont une fâcheuse tendance à se croire supérieurs aux Khmers, qui bien sûr les trouvent méprisants. À l'époque, les mariages entre Sino-Khmers et Khmers sont très mal vus. Plus tard, quand je tomberai amoureux d'une jeune fille khmère, mon père se fâchera. Il lui faudra des années pour accepter mon mariage et s'attacher à mon épouse.

Les trois premières années de ma vie, j'habite dans la maison de bois avec mes parents, et ma sœur et mon frère aînés, plus âgés que moi d'une dizaine d'années. J'ai deux ans quand ma mère accouche de mon frère Socheat. La surprise est moyennement agréable. Elle adore ce bébé. Chez nous, les enfants dorment dans le

lit de leur mère jusqu'à ce qu'ils aient sept ans. Quand des frères et sœurs arrivent, ils viennent se glisser dans le lit maternel. Je suis horriblement jaloux. J'aime trop ma mère pour la partager. Ce gros bébé a passé deux ans et elle le nourrit encore au sein ! Moi, j'ai dû arrêter quand j'avais un an… Je me venge. Je raconte à Socheat la terrible histoire de l'enfant qui tétait toujours sa mère à deux ans : quand elle n'a plus eu de lait, du sang est sorti de son sein, et puis de l'os, et puis elle est morte ! Socheat m'écoute les yeux écarquillés d'horreur. Il arrête de téter du jour au lendemain. Thol, ma mère, raconte mon exploit à ses amis en riant : « C'est Sothik qui l'a sevré ! » Personne ne s'inquiète que je raconte des histoires épouvantables. Les Cambodgiens raffolent des contes de fantômes et de morts-vivants, plus terrifiants les uns que les autres. Ils sont habitués aux femmes zombies à longue langue verte et autres esprits malfaisants. Ils en ont fait une spécialité nationale.

Socheat n'est pas très dégourdi. Je le blesse en jouant avec une ficelle à laquelle j'ai accroché une pierre. Quand je la fais tourner au-dessus de ma tête, cette ficelle fait de la musique. Socheat s'approche trop près de moi et ce qui doit arriver arrive : il se prend la pierre dans la figure. Je ne l'ai pas fait exprès mais je sais que mon père ne voudra rien entendre. J'ai une telle peur de la punition que je m'enfuis de la maison. Je reste caché pendant des heures. Bun Seng est un père sévère, à l'ancienne. Il me bat souvent, pour des

bêtises, avec une petite branche de bambou. Bun Seng veut que ses enfants soient premiers à l'école, dans toutes les matières, et qu'ils dominent tout le monde. Il est persuadé que, pour y arriver, rien ne vaut une éducation à la dure. Plus tard, au lycée puis à l'université, je m'efforcerai toujours d'être classé parmi les premiers. J'ai obéi loyalement à mon père… Mais je remarque aujourd'hui que mes frères et ma sœur, qui ont fait moins d'efforts, ont très bien réussi dans la vie ! Chez moi, il n'y a pas de dialogue entre le père et ses enfants. Il faut obéir et c'est tout.

Mon père est actif, autoritaire, et il s'emporte facilement. À l'inverse, ma mère est paisible et douce, elle nous prend dans ses bras, elle console et rassure. Même si elle a grandi dans une famille aisée (mon grand-père était un bon commerçant), elle n'a pas eu une enfance très facile. Sa propre mère est morte quand elle était toute petite. C'est peut-être parce qu'elle devait compter sur elle-même qu'elle est devenue si astucieuse. Elle a appris l'alphabet khmer. Elle sait coudre et fabriquer des vêtements. On nous a souvent vanté ses exploits de petite fille. Quand les bananiers donnaient des bananes, elle se désolait de voir les fruits pourrir sans que personne ne les récolte. Elle les ramassait, les faisait griller et les mettait dans un panier pour aller les vendre au village. Les voisins étaient stupéfaits. On n'avait jamais vu ça : une fille de riches qui s'abaisse à vendre des bananes grillées…